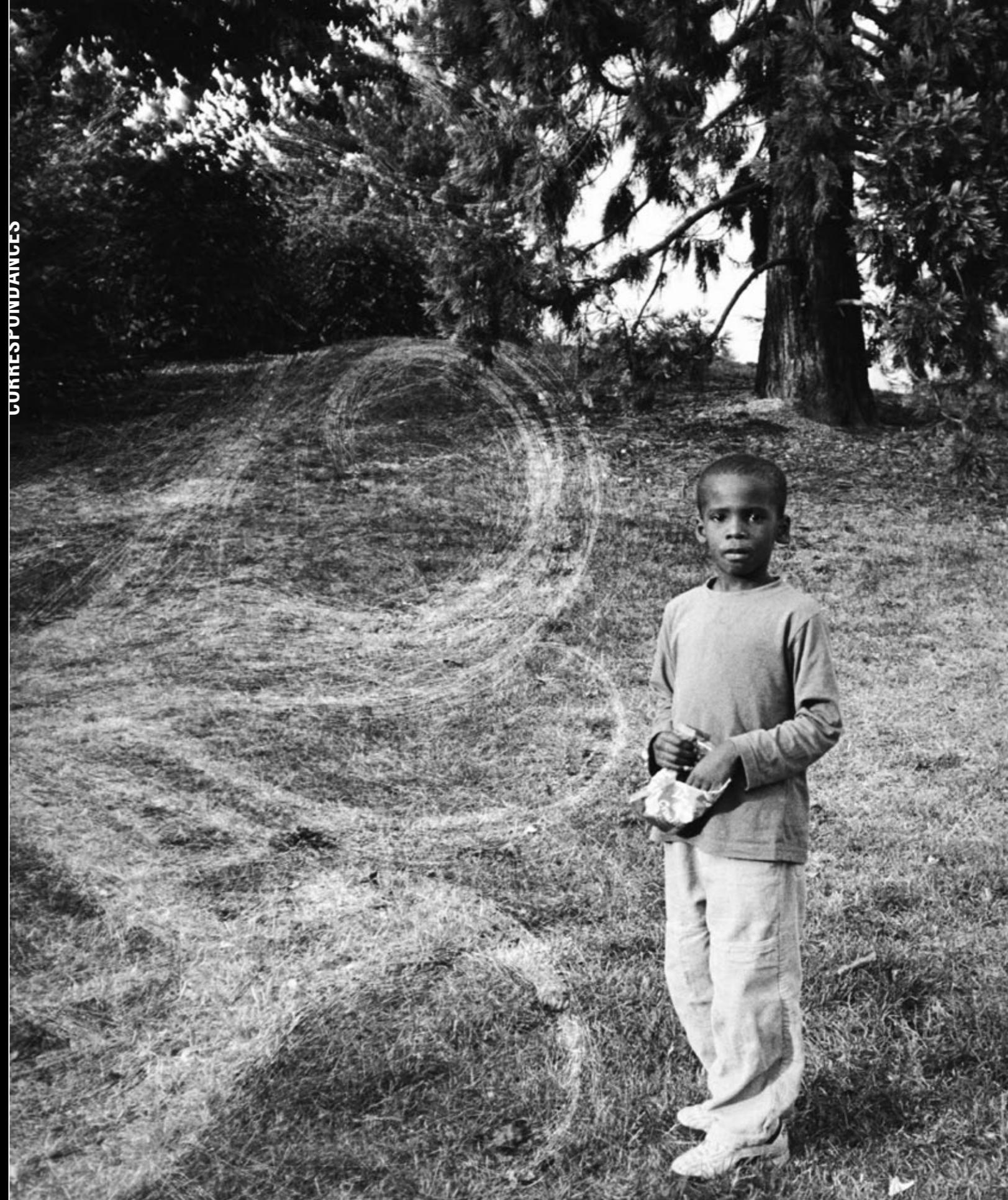


CORRESPONDANCES



## **CORRESPONDANCES**

Une résidence d'artiste au collège Jean-Claude Dauphin de Nonancourt

(septembre - décembre 2008)

*« Et maintenant ? » se demanda Gregor en jetant un coup d'œil autour de lui dans l'obscurité.  
Franz Kafka, *La Métamorphose**

**Photographe en résidence :** Maxence Rifflet

**Professeur de français :** Elsa Manant

**Élèves :** Anthony Aiello, Mélanie Aubry, Kevin Augustin, Andrew Batista, Aurore Bégué, Robin Bogdanovicz, Juliette Bompais, Cassandra Brassart, Simon Coelho, Dylan Daru, Thomas De Bastos, Ahmed Douida, Sarah Graviou, Ophélie Henry, Margaux Lamy, Yannick Lesieur, Chloé Nageotte, Maëva Orgueil, Kelly Petit, Valentin Pétronti, Valentin Rapp, Johann Ruelle

Couverture : photographie de Kelly Petit, rayogramme collectif novembre 2008

*On aurait dit que hop il s'était levé, avait enfilé deux trois vêtements et était venu au collège. Ce jour-là, je me suis dit : « Ah que je vais rigoler en Utopia ». Sarah Graviou*

*Un lundi comme les autres, cours de français... Soudain « Toc Toc ». La porte s'ouvre. Derrière cette porte se cache un drôle de Monsieur avec un pantalon bouffant jaune et un pull sans forme. Il nous regarde, un bonjour, une consigne et il repart aussi vite qu'il est venu. Une seule question dans ma tête : « mais d'où vient-il ? »  
Cassandra Brassart*

*Le bâtiment est une trop longue barre bizarrement accoutrée d'une promenade couverte en bois verni. Moi je dois faire court et éviter d'être ridicule. La salle est lumineuse et les regards glissent. Une seule réaction, lancée à ma sortie comme une fléchette dans le dos : « C'est tout ? »  
Maxence Rifflet*

Ce lundi, en cours de français, commençait la résidence du photographe Maxence Rifflet au collège de Nonancourt. De septembre à décembre 2008, à raison de trois sessions de dix jours, les élèves allaient vivre une expérience photographique dont le processus de travail importerait autant que le résultat définitif. Le projet était de proposer aux élèves qu'ils réalisent des images de leur territoire quotidien pour les travailler ensuite en laboratoire en superposant au contenu des images des formes d'objets grâce à la technique du rayogramme. Personne, pas même le chef d'orchestre, ne connaissait le résultat du travail et il a été clairement énoncé que la tentative, la recherche expérimentale primait sur la forme finale qui elle restait ouverte. Rien de tel pour déstabiliser des élèves nourris à la pédagogie par objectifs.

Ce jour-là, en cours de français, nous étudions un passage de *La Métamorphose* où Gregor se jette sur les immondices que sa sœur Grete lui a déposés à côté de son lit. Gregor ne sait pas que cette sœur tant aimée l'a déjà rejeté de la communauté des hommes.

La violence sourde qui se dégage de *La Métamorphose* a rebuté certains élèves, ceux-là mêmes qui ont compris la portée symbolique du livre et, malgré le rejet de la classe de cette « histoire particulièrement répugnante » selon les termes mêmes de son auteur, il me semblait important que, dès le début de l'année, les élèves soient dérangés par un livre qui remet en cause la question de l'ordre du monde. L'absurde personnage appartient à un monde absurde et il essaie pathétiquement d'en sortir pour accéder à un monde d'humains, jusqu'à mourir de désespoir. Le monstre est le plus humain des hommes.

Les adolescents sont désemparés face à un tel renversement. Le « c'est dégoûtant » qui a rythmé les cours en est le témoignage. Pourtant, si l'œuvre n'a pas été comprise – mais qui la comprend vraiment ? –, elle a marqué de son empreinte l'année qui allait suivre.

\*\*\*

Prendre une photo crée un mouvement, provoque un déplacement, et ce, quel que soit l'appareil placé dans les mains. Encore faut-il accepter de faire ce geste dans le cadre d'une expérience qui n'est pas habituelle. Que faire d'un appareil photo qui ne vous appartient pas et qu'on vous demande d'utiliser dans votre quotidien ? Accepter de ne plus être celui que l'on regarde mais le sujet qui regarde est une chose. Mais comment

convaincre l'adolescent que son regard est légitime et qu'un arrêt de car est intéressant à regarder tout autant que l'est son image photographiée ? Des phares dans la brume, des allées d'arbres floutés, un âne derrière des barbelés, et cette phrase de Céline dans son *Voyage*, en écho aux images : « Moi d'abord la campagne, faut que je vous le dise tout de suite, j'ai jamais pu la sentir ». Nous n'avons pas demandé à Yannick ce qu'il pensait de ces matins brumeux dans la campagne normande, pas plus que nous n'avons demandé à Maëva pourquoi elle photographiait son chien comme une plante verte.

« Prendre une photo, c'est violer la loi de l'espace-temps », écrivait Maëva en réponse à une lettre du photographe. Tout en manifestant sa « crainte de ne pouvoir contrôler la puissance que dégage une photographie », Maëva annonce dans le même temps qu'elle cherchera à retrouver dans ses photographies la puissance des regards échangés dans le monde réel. En cela, elle transgresse un ordre. Celui du temps qui passe sans que l'humain n'ait le pouvoir de l'arrêter. Celui de l'espace : sa chambre est transportée dans une salle de classe. Et si l'empreinte d'un corps sur un lit défait est ce qui reste de la nuit, de l'obscurité, de la disparition de l'espace et du temps, elle atteste aussi de la présence d'un être qui a été et qui n'est plus.

\*\*\*

Lorsqu'il a été décidé que Maxence écrirait aux élèves, le projet s'est transformé. Comment des adolescents allaient-ils recevoir ces lettres d'un adulte qui n'est pas un référent habituel et qui pourtant fait maintenant partie de leur quotidien ? Tous n'ont pas répondu et peu importe. Les silences peuvent aussi être entendus.

« À l'âge de mon frère, le regard n'exprime rien. C'est plutôt la parole. » écrit Andrew au sujet d'une photographie de son frère dirigeant vers l'objectif, donc le photographe, donc le spectateur, un geste obscène. La photographie a été montrée et discutée en classe. Andrew s'est expliqué dans une lettre. Notre réaction l'a choqué, nous les adultes qui « qualifions d'art » ces nus en peinture, sans être choqués. Andrew a fait preuve de courage : oser argumenter d'égal à égal, tout en affirmant que son point de vue d'adolescent d'aujourd'hui face à un adulte expérimenté n'apporterait qu'une contradiction toute relative montre qu'il a su se saisir de l'espace de liberté qui lui était offert dans cette correspondance.

Ces lettres sont les seuls documents écrits que nous avons choisi de publier. D'autres

tentatives plus encadrées ont été réalisées avec les élèves : des montages texte-image à partir d'extraits littéraires étudiés en classe, des récits de moments d'atelier. Des improvisations ludiques ont vu le jour : les phrases de Céline, Carroll, Maupassant, Kafka ont été joyeusement découpées à la lettre, collées, décollées, déplacées sur feuilles de papier blanc illustrées de photographies pour ensuite être rassemblées en rouleaux. Jaillissement poétique, images subliminales, apparition de fantômes, l'esprit dada était là. Si le temps a manqué pour les formaliser, ces tentatives ont permis d'introduire un jeu entre l'écrit et l'image sans que celle-ci soit utilisée comme simple prétexte au surgissement d'une autre forme artistique, plus littéraire. C'est l'alliance souvent aléatoire des deux supports qui a créé du sens et permis une ouverture vers autre chose.

\*\*\*

« Je suis contente et un peu étonnée que vous ayez réussi à imaginer une histoire (qui est vraie) rien qu'avec mes photographies. » Les images ne mentent pas. Impossible d'envisager que le chien allongé, que l'homme dans son camion ou que la jeune fille à sa table de travail n'appartiennent pas à ton quotidien, Ophélie. Mais quelle portée documentaire attribuer alors à cette image d'une échelle cassée appuyée contre un mur aux fenêtres barrées ? Qu'as-tu voulu signifier, Ophélie ? Peut-être as-tu compris que l'art est un moyen de s'échapper sans échelle.

Elsa Manant, novembre 2009

Aubervilliers, le 3 novembre 2008

Sarah,

Nous n'avons pas songé parlé de tes photographies.  
À tes yeux, je suis frappé par la présence dans  
la quasi totalité d'entre elles, de l'élément  
végétal. Certains plants apparaissent même sur  
les deux pellicules.

Les quelques rares personnes sont végétalisés.  
On s'occupe d'ailleurs : les plants peuvent  
parfois être anthropomorphes. Les cheveux d'une  
petite sœur sont un amas de brins de foin, et  
les légumes posés sur la table assemblés en  
"Jean qui pleure - Jean qui rit", un peu comme  
une bonne blague entre copains, une chanson  
grivoise...

Mais il y a un autre mode que l'humour  
dans tes images. Il est plus difficile à  
saisir mais celui-là correspond à une  
proximité avec les choses qui rendent tes  
photographies presque tactiles.

Une réverie : le monde autour de toi est  
un musée rempli d'objets fragiles. Un écriteau  
devant chacun d'eux prévient le visiteur du  
risque de casse. "Merci de toucher avec les  
yeux" est-il indiqué.

Appliquerais-tu l'avertissement à la lettre ?

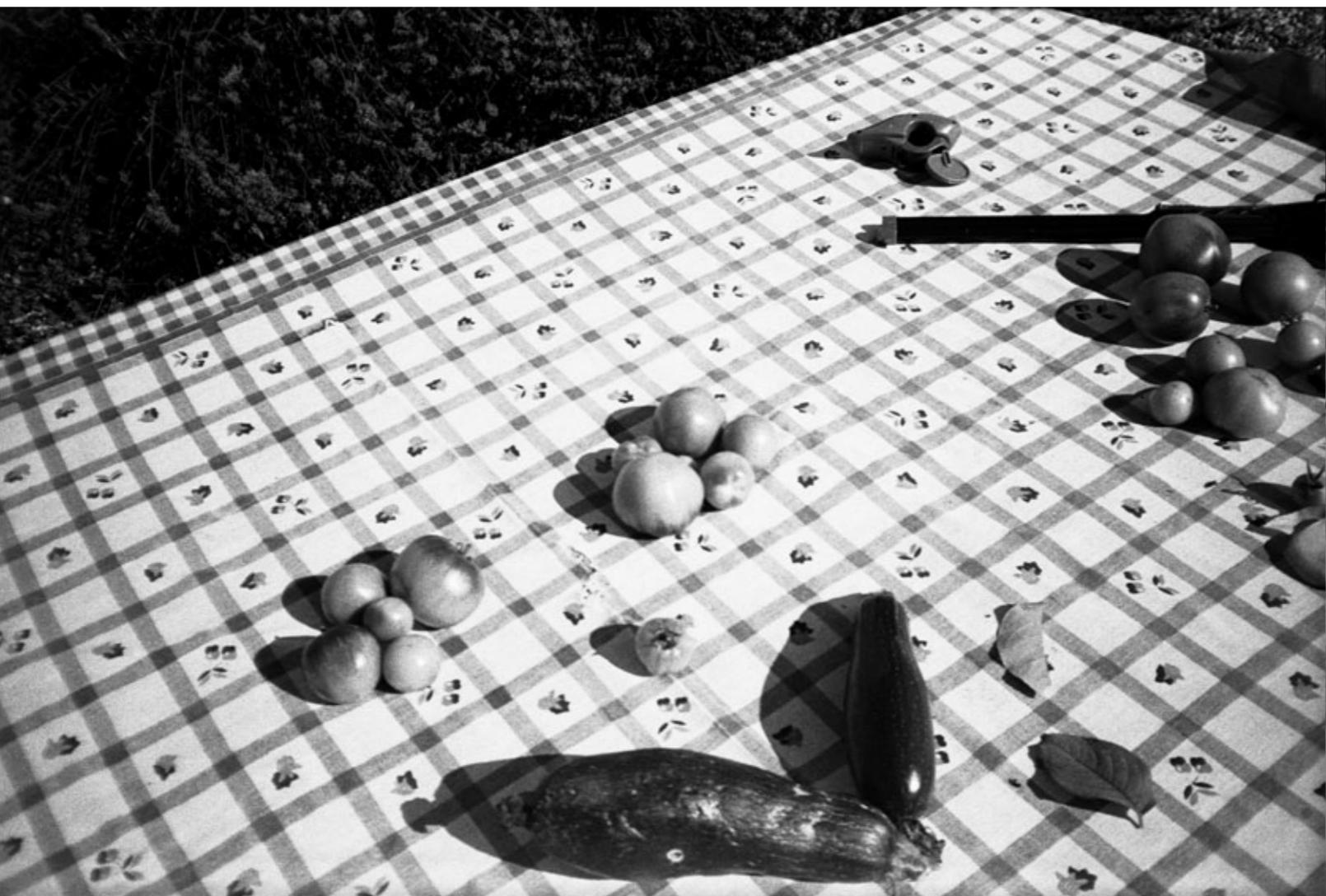
Bonne nuit. Nadine Rifflet.

## La Duchesse

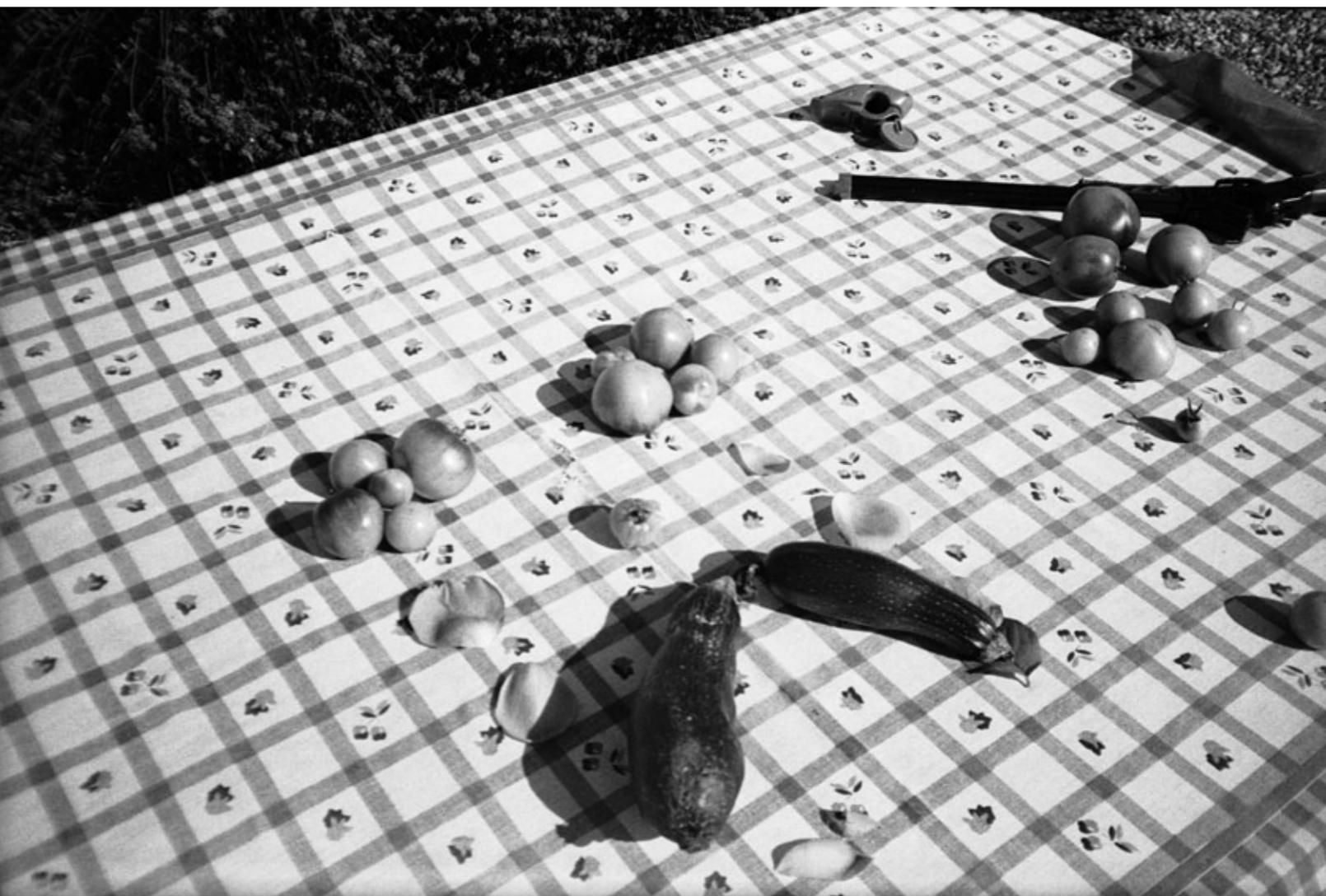
Photographies de Sarah Graviou, septembre 2008







« S'il vous plaît, Madame », demanda Alice assez timidement, car elle n'était pas très sûre qu'il fût très poli de parler la première, « pourriez-vous me dire pourquoi votre chat sourit comme ça ?  
– C'est un chat du Comté de Chester, dit la Duchesse; voilà pourquoi. Cochon! »



Elle prononça ce dernier mot si brusquement et avec tant de violence qu'Alice sursauta; mais elle vit tout de suite que le mot s'adressait au bébé et non pas à elle, c'est pourquoi elle reprit courage et continua :  
« Je ne savais pas que les chats du comté de Chester souriaient toujours; en fait, je ne savais pas que les chats étaient capables de sourire. »

Lewis Carroll, *Les Aventures d'Alice au pays des merveilles* (1865), trad. Jacques Papy, Paris, Gallimard, coll. « folio plus classiques », 2005, p.60-61

Aubeville, le 2 novembre 2008

Yannick,

Tu as photographié à plusieurs reprises (de face, de profil) l'arrêt d'autocar auquel tu te rends tous les matins. Tu as aussi photographié la route depuis l'abri en tôle et même le car qui s'approche, feux allumés.

Je vois plusieurs intérêts à ces images. Elles me montrent à quoi ressemble un arrêt de bus de ramassage scolaire dans la région. Pour moi qui connais à peine Nonancourt et ses environs, cet objet et riche en informations. Les matériaux utilisés pour sa construction, sa taille, ce qu'on voit autour : tout cela me renseigne. À la combustion du toit, je peux par exemple me demander que des gens (toi?) montent dessus : pour voir si le bus arrive ?

À dire vrai, si le trouve surtout un peu bizarre et cet abri, surtout le symbole qu'on peut distinguer au fond. Sur cette même image, apparaît ton sac à dos, laissé sur le banc. D'une certaine manière, ce sac à dos te représente. Cette image peut être vue comme un autoportrait.

Or, ce que montre cet ensemble d'images, c'est aussi le regard d'un collégien qui s'ennuie en attendant le bus. Et c'est lorsque'il s'ennuie qu'il pense à faire des photographes, qu'il doit faire pour le collège. Il me fait que consentir, sans vraiment en avoir envie, à faire des photographes, ce qu'il prend comme un exercice scolaire comme un autre.

Ne fais-tu que consentir à aller au collège tous les jours ? Et à te lever le matin ? De quoi d'autre aurais-tu envie ? Comment envisages-tu ta vie débarrassée de contraintes, d'un adolescent de quinze ans ?

Je te salue. Maxime Raffet.

## L'abri, le car et l'âne

Photographies de Yannick Lesieur, septembre 2008







le 27/11/08.

Cher Axence

Je vous écris cette lettre pour vous répondre que mon arrêt de car représente beaucoup pour moi.

Dans mon arrêt de car, il ya beaucoup de grattis et il est un peu en mauvais état. C'est ici que j'attends le car avec Valentin et d'autres personnes.

J'ai pris l'âne en photo, car quand je vais à mon arrêt de car, je vois l'âne tous les matins.

J'habite juste à côté de l'âne.

J'ai aussi pris mon car en photo, il ya eu une petite histoire mais bon.

Je trouve que toutes les photos se rapportent à mon arrêt de car.

Mesieur Yannick



## Éclairer quelques points obscurs

Photographies de Maëva Orgueil, novembre 2008



Aubervilliers, le 3 novembre 2008

Maëna,

Je te fais crédit de savoir à quoi tu joues avec ta première série de photographies. Tu l'as dit: tu as pris l'idée de quotidien au pied de la lettre, au sens des "actions quotidiennes". Tu as cherché à être le plus descriptive possible, à la limite de l'énumération (Je me couche, je mange, je vais aux toilettes, etc...).

Je l'ai d'abord pris comme une amusante provocation. Adieu lyrisme! la poésie sera concrète, au plus près de la réalité, semble-tu nous dire. Adieu transformation! le quotidien est d'abord dans les faits et les gestes, dans les mouvements du corps: un réalisme physique?

Pour la deuxième session de prêts de vue, tu as tout simplement refusé de faire des images. Tu as évoqué de "braves raisons", familiales, semble-t-il. Je n'ai pas besoin de savoir de quoi il s'agit précisément pour comprendre que tu considères que certains mouvements intérieurs empêchent de faire des images. Tu témoignes donc cette fois que tu as compris que la photographie ne fait pas ~~enregistrer~~ qu'enregistre ce qu'il y a devant soi. Un de mes amis (qui a été un professeur sinon un maître) répète régulièrement

Nonancourt, le 11 Novembre 08

Monsieur,

Je lis que vous avez compris certains aspects de ma personnalité et de ma méthode de réflexion. Par opposition, j'ai décidé d'éclaircir quelques points obscurs que vous ne pouvez percevoir. Comme vous l'avez écrit, je suis beaucoup plus à l'aise dans le langage, que dans le visuel.

Lorsque vous dites que j'ai pris l'idée du quotidien au pied de la lettre, je pourrais presque vous donner raison. Presque, car pour moi la notion de quotidien est très abstraite. Qui est-ce que le quotidien? Qui, je mange, je dors (je vais aux toilettes) mais JAMAIS de la même façon, au exactement au même moment. Je passe tous les jours dans la même rue, mais JAMAIS elle ne sera éclairée de la même façon par exemple. Tout change au fil du temps, des circonstances de certaines actions. J'en conclus donc qu'il n'existe pas de quotidien. Voilà pourquoi mes photographies ont pu vous sembler prises comme une description. Comme peut pas prendre une personne que l'on voit continuellement, l'immortaliser "dans une boîte" et parler de "quotidien", car elle ne fera plus JAMAIS ce geste, elle n'exposera plus cette précision.

Maintenant, vous parlez de la deuxième session-photo... En effet, j'ai eu un "ennemi" familial, qui concerne directement la photographie. C'est donc sous un autre angle que vous avez pu cerner ma personnalité. Prendre une photo, ce n'est pas figer une image sur papier glacé. Non, c'est tout d'abord beaucoup de subtilité. Il faut se dire que l'on immortalise un fragment de temps,

on fixe quelques secondes pour toujours. Lorsqu'on la  
revoit cette photographie, dire "Oh j'ai vu ça!!".  
Car on ne voit pas avec ses yeux, non pas du tout.  
On voit avec son esprit. La vision, des yeux, c'est juste une  
série de paysages que l'on nous apprend à regarder. La  
vraie vision, elle ne s'explique pas, car nous sommes les seuls  
à pouvoir la comprendre. On ne peut pas décrire une photo,  
ou un film même, seulement la regarder et essayer de la  
comprendre. Cette opinion que j'ai du visuel, qui donc  
me fait me poser beaucoup de questions, fixe en quelques  
secondes un barrage entre moi et le monde "extérieur". Voilà  
pourquoi je traite chaque photo que je prends avec  
respect, comme si je violais la loi de l'espace-temps.  
Je suis alors entièrement d'accord avec votre ami, qui résume  
en une seule phrase ce que j'essaie d'expliquer avec  
beaucoup de mal, car c'est une vision des choses très  
particulière.

En effet, j'ai évidemment peur de ne pouvoir contrôler  
la "puissance" que dégage une photographie, puissance que  
l'on ne retrouve que très rarement. Par exemple lors d'un  
échange, un réel échange avec une autre personne, juste  
un regard. Je retrouve ce regard lorsque je prends une  
photo. Et vous? Pour vous qu'est-ce que ça signifie  
prendre une photo?

Je ne m'exprime pas clairement à l'oral, car l'in-  
terprétation diffère d'un individu à l'autre. En voilà  
de même avec la photographie. J'acquies une certaine  
liberté à l'écrit, et c'est par cela que j'adore ça.  
Je ne retrouve ce plaisir communicatif qu'avec  
la musique, cet autre art, audio. Aimez-vous la  
musique? Cette autre façon de communiquer? Je !!

accorde avec la photographie. Combiner une photo avec  
de la musique me permet de ne pas trop m'investir  
personnellement, ce qui, vu le lien, rend mes pensées  
assez ingérables pour moi...

J'espère recevoir d'autres lettres de vous,  
car elles me permettent de m'extérioriser dans un domaine  
où je me sens vraiment à l'aise.

Avec beaucoup de respect.

Madra

PS: Désolé, ce papier est très impersonnel, mais les feuilles  
blanches me donnent une impression de grandeur,  
illimitée qui m'impressionne beaucoup. Et une page  
internet, ça représente trop le système dont lequel on vit,  
l'esprit du genre humain: encore noir sur papier blanc,  
toutes les feuilles et les lettres se ressemblent, et c'est  
encore plus impersonnel.



« Surtout ne pas rester inutilement au lit », se dit-il.

Il voulut d'abord sortir du lit par le bas de son corps, mais cette partie inférieure de son corps, qu'il n'avait encore jamais vue et dont il ne parvenait pas à se faire une idée précise, s'avéra trop difficile à mouvoir ; tout cela bougeait si lentement ; et quand enfin, exaspéré, il se poussa de toutes ses forces en avant, il calcula mal sa trajectoire et vint se heurter violemment à l'un des montants du lit et la douleur cuisante qu'il éprouva lui fit comprendre que la partie inférieure de son corps était peut-être pour l'instant la plus sensible.

Il essaya donc de sortir d'abord par le haut et tourna la tête avec précaution vers le bord du lit. Il y parvint sans peine et la masse de son corps, malgré sa largeur et son poids, finit par suivre lentement les mouvements de sa tête. Mais lorsque la tête fut entièrement sortie à l'air libre, il eut peur de continuer à progresser de cette manière ; car, s'il se laissait tomber de la sorte, c'eût été un miracle qu'il ne se fracassât pas le crâne. Et ce n'était certes pas le moment de perdre ses moyens. Mieux valait encore rester au lit.

Mais quand, après s'être donné à nouveau le même mal, il se retrouva en soupirant dans la même position et qu'il vit à nouveau ses petites pattes se livrer bataille avec plus de violence encore qu'auparavant, sans trouver aucun moyen de rétablir un peu d'ordre et de calme dans toute cette confusion, il se dit derechef qu'il lui était absolument impossible de rester au lit et que le plus raisonnable était encore de tout risquer, s'il subsistait un espoir, si léger soit-il, de sortir ainsi du lit.

Franz Kafka, *La Métamorphose* (1915), trad. Claude David, Paris, Gallimard, coll. « folio classique », 1990, p. 84-85





Domencourt, le 22 Novembre 2008.

Mamence,

Quand vous me parliez du portrait devant le miroir, oui c'était fait express. J'ai voulu voir comment ça faisait mais ça n'a pas marché. Pour ma veste à étoiles, j'adore cette veste mais je l'ai mise sans le vouloir en rapport avec le miroir.

Pour la nature morte vous aviez raison. Au départ, je ne me souvenais plus vraiment ce que c'était. Mais maintenant je le sais car avant je pensais que c'était seulement des objets rapprochés pour faire une image. Je suis d'accord avec vous quand vous me dites que la première nature morte que j'ai photographiée comporte la sérénité, le dialogue et les tensions. C'est vrai que quand on est en famille on dialogue souvent, on se raconte nos journées de cours et de travail. De plus, avec mon petit frère, âgé de 10 ans, on se chamaille souvent.

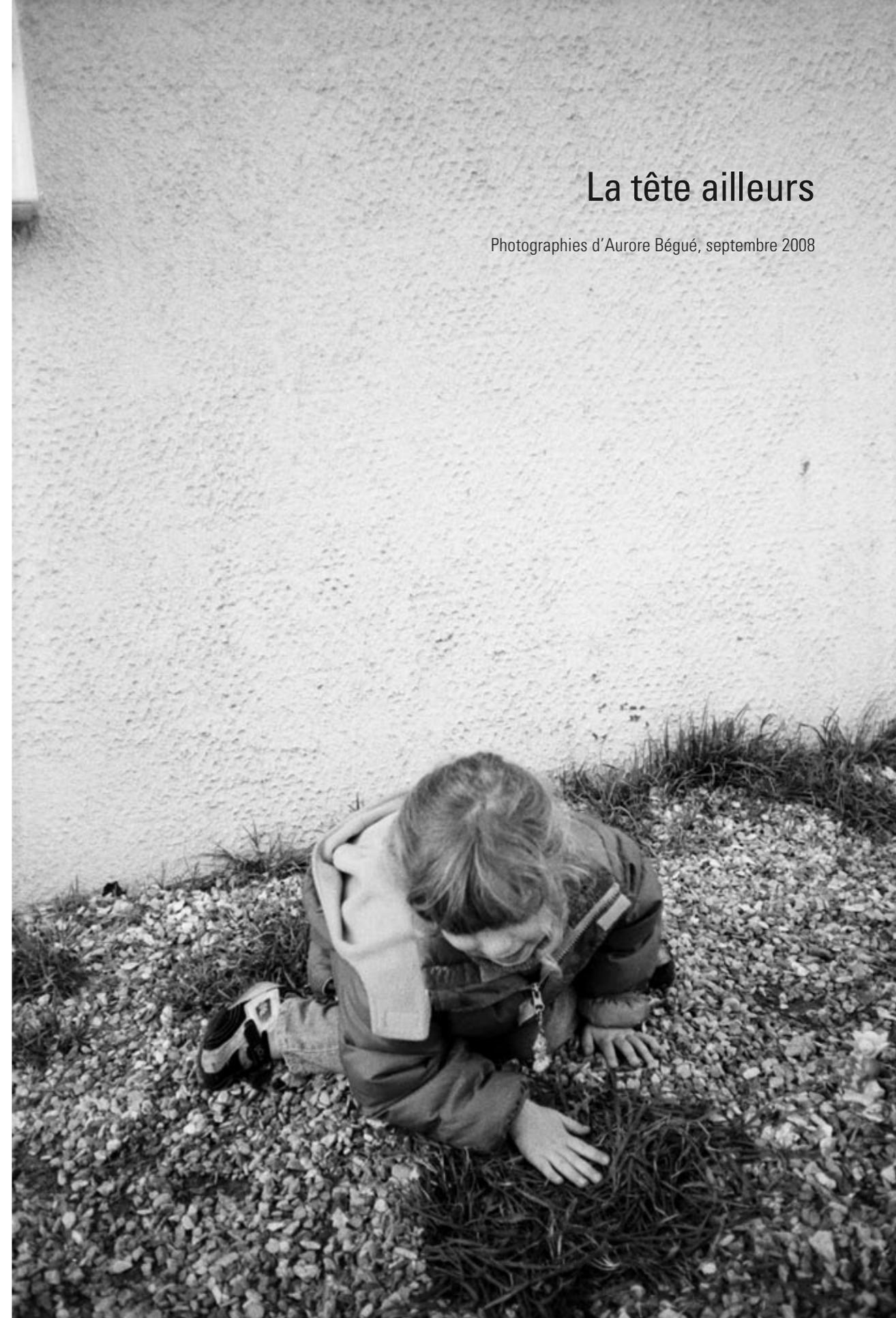
Pendant les vacances, vous m'avez confié un autre appareil photo, j'ai essayé de prendre des portraits mais j'avais la tête ailleurs pendant ces vacances et je pense avoir été mes photos.

Salutations.

BÉGUÉ Aurore.

## La tête ailleurs

Photographies d'Aurore Bégué, septembre 2008





Aubervilliers, le 3 novembre 2008

Ophélie,

Le début de ta deuxième pellicule semble être la réalisation d'un projet précis: faire le portrait de tes proches. Tu as d'abord photographié ta meilleure amie qui t'a ensuite photographié. C'est en tous cas cet échange que je me suis imaginé. Il y a ensuite le portrait de ton père dans la cabine de son camion: sur le départ? Puis une image de ton chien (dans quel sens regardes-tu cette photographie?). Enfin, chacune de tes sœurs à sa table de travail et même ton autoportrait sous la forme d'une chaise vide devant une table. C'est étrange, il manque quelqu'un au tableau...

On pourrait dire que tu as voulu attester de la présence de tes proches en les photographiant, comme pour leur donner encore plus de réalité, être sûr qu'ils sont bien là. Tu me diras que c'est très courant de faire ça mais justement il me semble qu'on ne fait pas assez attention à ce qu'il y a de particulier là-dedans.

Un écrivain très célèbre parle justement de cette question dans un livre consacré à la photographie, La chambre claire. En voici un passage:

"La photographie ne remémore pas le passé. L'effet qu'elle produit sur moi n'est pas de restituer ce qui est aboli (par le temps, la distance), mais d'attester que cela que je vois, a bien été."

## Une histoire vraie

Photographies d'Ophélie Henry, septembre 2008



Saint-dubin, le 24/11/2008

Alexandre,

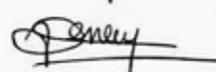
J'ai été très touchée par votre lettre car vous avez totalement compris ce que voulais montrer. Cette expérience m'a permis d'extérioriser mes sensibilités et mes craintes. Car, plus tard, peut-être que je ne reverrai plus les personnes qui me sont chères alors je profite de l'instant pour garder leur souvenir et peut-être plus tard, raconter les histoires de ma vie à travers mes photographies.

Dans la vie courante, j'adore prendre les gens en photo. J'aime aussi prendre en photo tous les moments uniques qui n'ont lieu qu'une seule fois dans sa vie comme les mariages, les naissances, sa première voiture, son premier enfant, ses premières pas...

Dans ma vie, je n'ai aucun loisir extérieur, sauf chez moi et de faire mes propres photographies compte beaucoup pour moi, c'est comme une liberté.

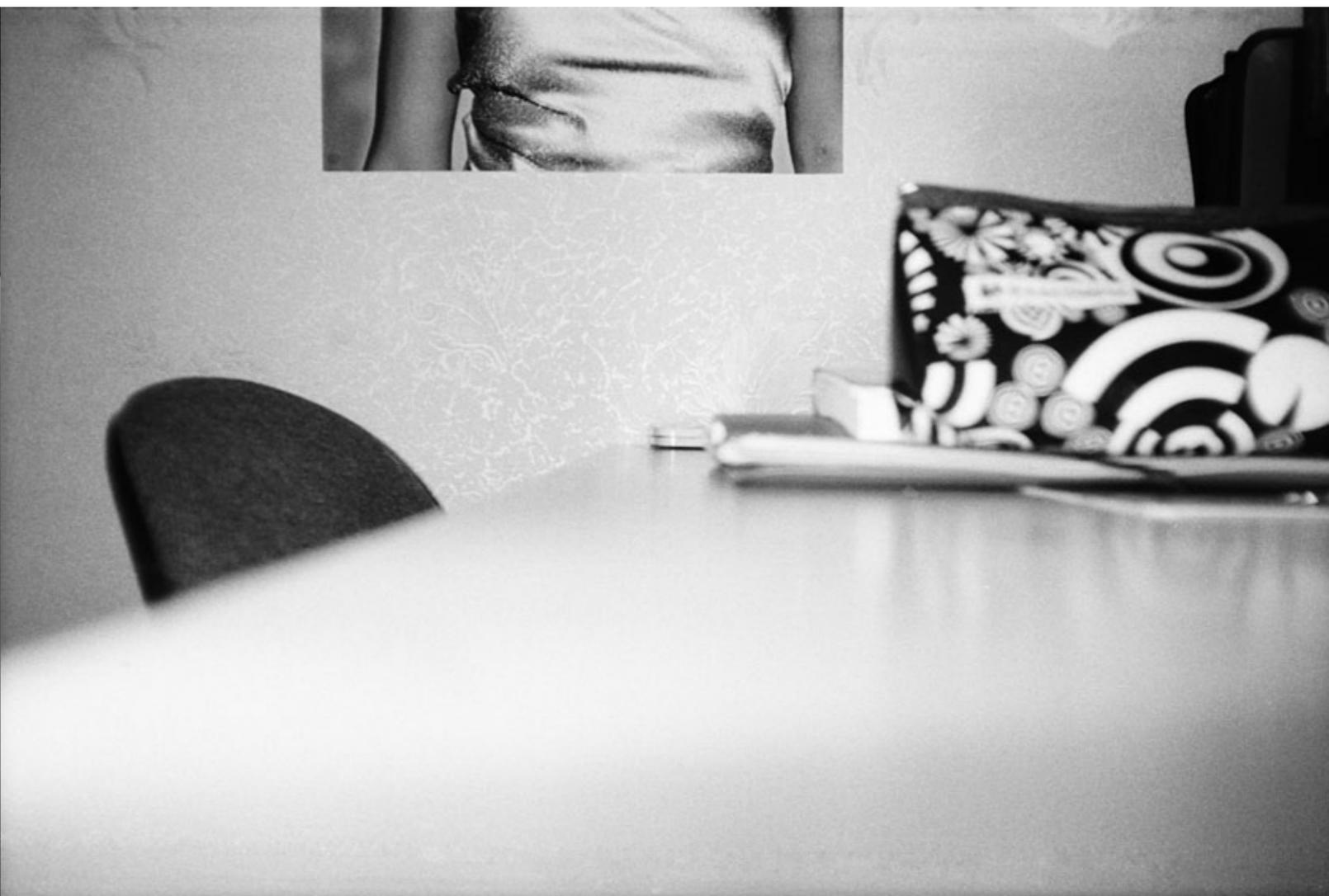
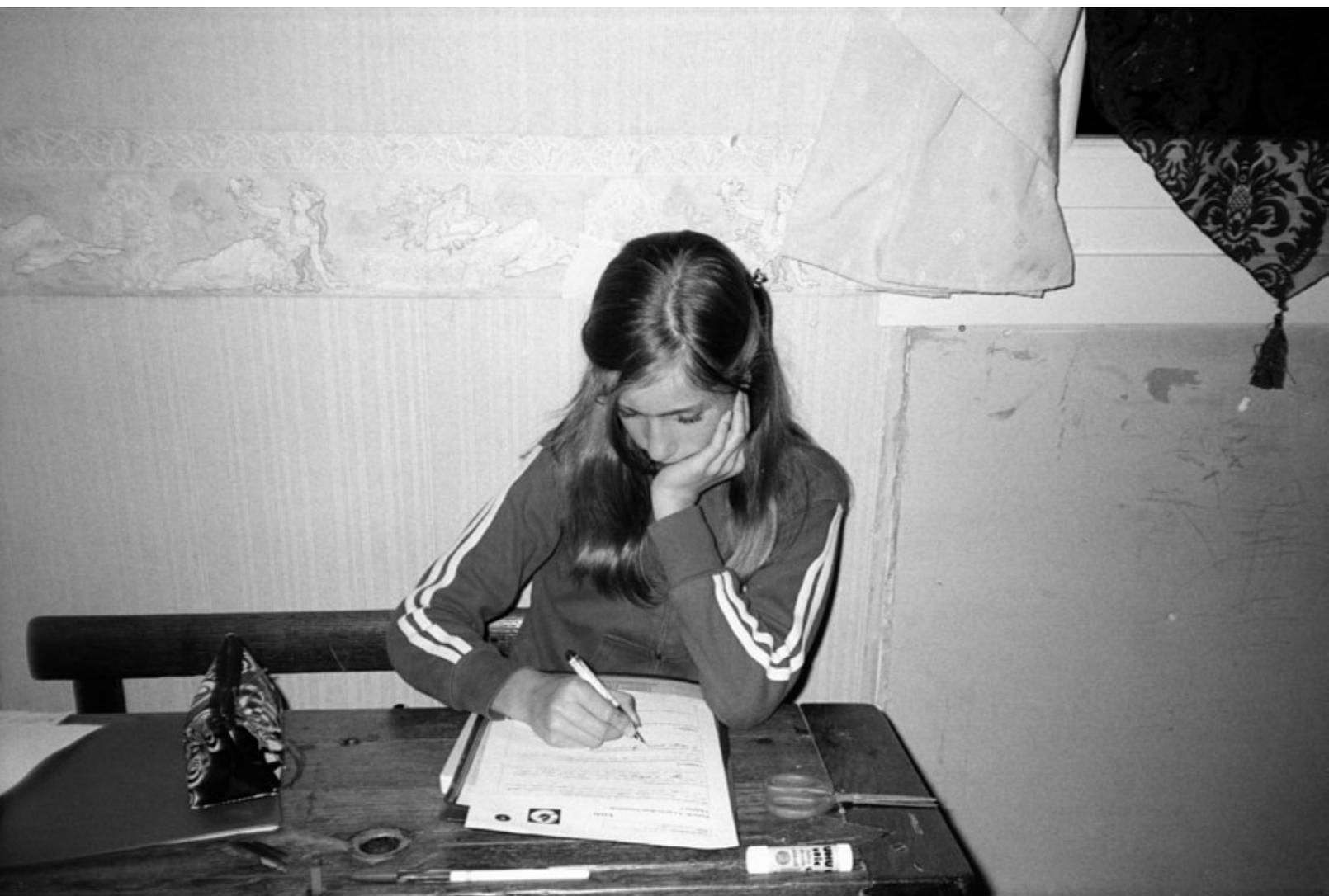
Je pense que chaque photographie a son histoire, sa résilience, et qu'il faut savoir la trouver. Quand je prends la photo et que je regarde dans l'objectif, je me demande en même temps si cette chose, cette personne ou autre sera toujours là dans quelque temps. Je suis contente et aussi un peu étonnée que vous soyez aussi à imaginer une histoire (qui est vraie) rien qu'à travers mes photographies, ce qui prouve qu'une photographie en dit bien plus qu'on ne le croit! En fait, j'aime que les gens cherchent l'histoire de ma vie quotidienne, qu'ils découvrent petit à petit les morceaux de ma vie. Ce qu'avec la photographie, je peux résilier. J'aime tout simplement faire parler de moi avec mystère, comme une énigme qu'il faut résoudre. Je suis vraiment impatiente de faire le prochain atelier de photographies avec vous.

Mes sincères et sympathiques salutations



HENRY Ophélie









^ Photographie de Margaux Lamy, novembre 2008

> Photographie de Robin Bogdanovicz, novembre 2008



Aubervilliers, le 31 octobre 2008.

Valentin

Les images et le langage sont deux choses assez différentes. Mais ta dernière pellicule me donne envie d'énumérer ce que tu nous désignes. Tes images ont la qualité d'une plongée dans la réalité, une vivacité dans laquelle je te retrouve bien. Mais que montrent-elles ?

Un quai de train avec des voyageurs, une lumière aveuglante; extérieurement, un centre commercial d'où émerge un balcon signalant la présence d'un cinéma. Et si ta série d'images avait à voir avec le cinéma ? Je veux dire : c'est l'ensemble des images qui est intéressant, la séquence, qui ensemble, elles forment. Tu me crois pas ? Quel film avais-tu vu ce jour-là ? Quel scénario y a-t-il dans ta séquence ?

Je continue : un téléphone portable sur une table, la rue, un morceau de maison ; on entre dans le jardin (deux images) ; les fleurs posées dans l'escalier par ta mère ; la table du salon avec des bouteilles, du pain ; trois images d'une course de motos sur un droit de terrain où sont installés des "mobit'home" ; six images depuis la fenêtre du RER : des hangars, des hangars,

## Le passager

Photographies de Valentin Petroni, novembre 2008



des hangars, des hangars et puis un champ.  
La dernière image montre à nouveau le  
jardin, comme un retour sur quelque chose  
d'oublié.

Il y a du déplacement dans tout ça: train,  
voiture, moto. Mais le déplacement n'est  
pas que physique. En quoi l'expérience que  
nous vivons avec ce projet se déplace-t-elle?

Maxime Rifflet

qui te salue.







## Quartier des Bâtes, Dreux

Photographies de Kelly Petit, novembre 2008





Aubermilliers, le 4 novembre 2008

Andrew,

Il m'arrive d'entendre dire qu'une image diffuse un message mais je suis en général en désaccord avec cette idée. Une image est muette, elle ne dit rien. Mais il peut arriver que son auteur veuille l'utiliser pour passer un message, une idée. En général, les images qui sont faites dans cette optique m'intéressent peu.

Il y a, dans ta planche-contact, deux images qui sont directement adressées au photographe et, à travers lui, à un regardeur futur de la photo. Ton frère nous présente son majeur mais, bien entendu, il ne nous regarde pas. Le geste obscène escamote l'échange de regards. N'est-ce pas cet échange de regards qui caractérise notre humanité ?

Je n'ai pas d'animaux domestiques et j'ai très peu d'expérience de relation longue avec un animal. Pour moi, un chien ça aboie, ça lèche, ça se couche au pied, ça garde la maison, ça se frotte.

As-tu l'expérience d'un échange de regards avec les chiens que tu as photographiés à plusieurs reprises ? Si oui, qu'as-tu pu y lire ? Si non, comment imagines-tu ce qu'ils font de ce qu'ils perçoivent ?

À toi !

Maxime Rifflet.

Cher M. Rifflet,

J'ai été choqué de votre réaction à vous et celle de Mme Momant. Parce qu'à travers le temps, de multiples artistes en tous genres ont fait des peintures, sculptures... Elles représentent des personnages nus et pourtant vous qualifiez cela d'art. Ça ne vous choque pas ?

Maintenant, j'ai sûrement eu tort de prendre cette photo. Avec le recul et de la compréhension, je comprends votre point de vue, mais je suis dans un âge (mon frère aussi) où la vulgarité est d'actualité. Non pas que j'en suis fier ou que je m'en sers comme excuse mais tout le monde est passé par là. À l'âge de

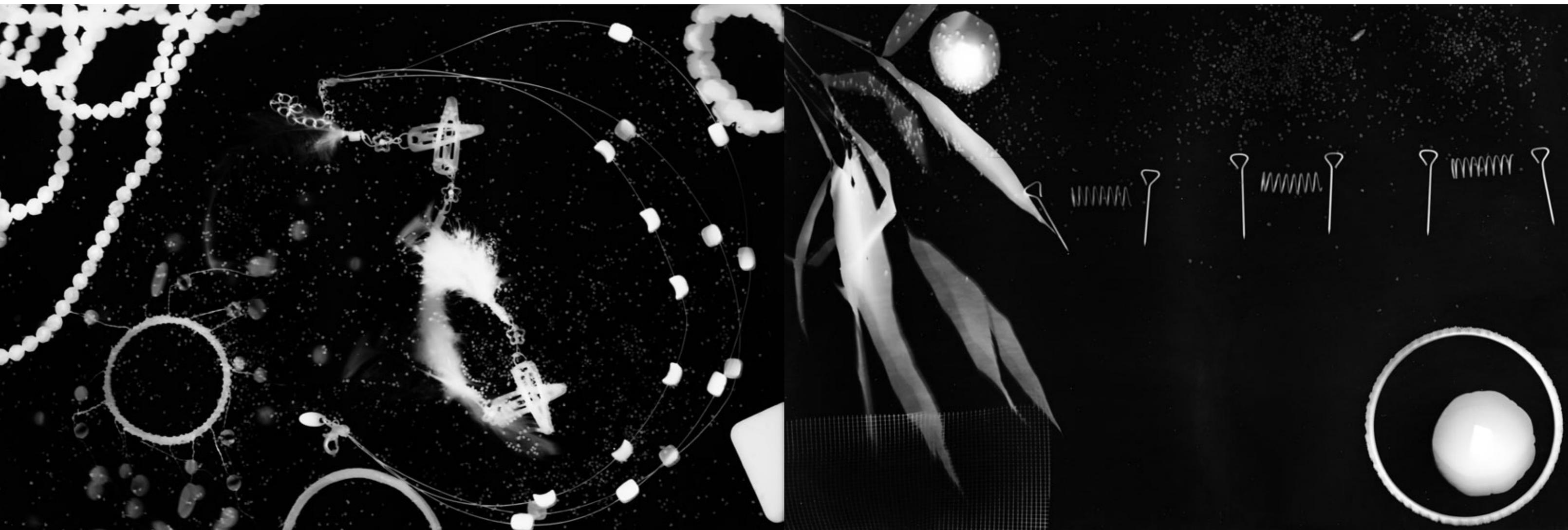
mon frère, le regard n'exprime rien du  
tout. C'est plutôt la parole.

Si j'ai pris en photo mes chiens, c'est parce  
qu'ils sont toujours dans mes jambes donc  
je les ai photographiés.

▷ Andrew Batista







Rayogramme d'Ophélie Henry, septembre 2008

Rayogramme de Thomas de Bastos, septembre 2008  
> Photographie de Sarah Graviou, rayogramme collectif, novembre 2008  
>> Photographie de Maxence Rifflet, rayogramme collectif, novembre 2008







Projet réalisé dans le cadre du dispositif « Écritures de Lumière », opération émanant du ministère de la Culture et de la Communication, relayée en région par la DRAC Haute-Normandie et coordonnée par le Pôle Image Haute-Normandie avec l'aide du collège et de la ville de Nonancourt.

Publication réalisée avec le soutien du département de l'Eure, du ministère de la Culture et de la Communication (service de l'éducation artistique) et du Pôle Image Haute-Normandie.

Conception et réalisation de la publication : Elsa Manant et Maxence Rifflet

MERCI à : Sébastien Aubry, Hervé Boudin, Emmanuelle Blin, Christian Brouet, Éric Guimard, Martine Tardy, Fabienne Bernard, Annick Brunet-Lefèvre, Véronique Garrot



© 2000 P. B. & J. PHOTOGRAPHY